

P. Marie-Eugène de l'E.J.



*Ton amour
a grandi
avec moi*

Un génie
spirituel

Thérèse
de Lisieux

Préface de Guy Gaucher

ÉDITIONS DU CARMEL

CENTRE NOTRE-DAME DE VIE

P. MARIE-EUGÈNE DE L'E.J.

2



Le doctorat de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, proclamé en 1997, a été pressenti et désiré à l'avance par le P. Marie-Eugène. Toute sa vie, il a travaillé pour faire connaître la profondeur de la doctrine thérésienne et la mettre à la portée de tous.

Convaincu de son universalité, il écrit : *“Simplicité et profondeur; qualités qui font les grands maîtres. Par elles la petite Thérèse entre de plain-pied dans la famille des grands maîtres spirituels de tous les temps.”* (Conférence “Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, docteur de la vie mystique”, juillet 1947)

Ce livre nous fait pénétrer au cœur du message de Thérèse : la découverte expérimentale de Dieu Amour. Il pose ainsi les fondements de l'enfance spirituelle, doctrine évangélique si féconde pour l'Église d'aujourd'hui.

“Il nous semble désormais acquis qu'il faille mettre le P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus parmi les disciples les plus importants de Thérèse de Lisieux au XXe siècle... et pour les temps à venir” (Guy Gaucher).



ÉDITIONS DU CARMEL

PÈRE MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT JÉSUS

*Ton amour
a grandi avec moi*

UN GÉNIE SPIRITUEL
THÉRÈSE DE LISIEUX

Préface de Guy Gaucher

NDV

ÉDITIONS DU CARMEL

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ENTRETIENS

SUR

***SAINTE THÉRÈSE
DE L'ENFANT-JÉSUS***

Présentation

Dans ces deux entretiens familiers datant de la fin de sa vie (1965), le Père Marie-Eugène donne de Thérèse un portrait vivant et sans apprêt. Anecdotes et confidences voisinent avec les formules simples et fortes qui caractérisent l'esprit thérésien.

Le premier entretien montre Thérèse, à l'aube du XX^e siècle, comme un de ces saints qui enfantent l'Église à une nouvelle période de son histoire. Cette place et cette mission lui sont données au sein de sa profonde expérience de l'Amour : elle a connu Dieu Amour et la joie qu'il trouve à se donner, à répandre en abondance sa Miséricorde sur les petits. La vie de Thérèse se dévoile ainsi comme une découverte croissante de cette Miséricorde qui s'impose à elle au milieu de l'angoisse caractéristique des grands spirituels, tels saint Jean de la Croix, chargés par Dieu au long des siècles de porter un message de renouveau pour l'Église et le monde.

Le deuxième entretien met en lumière quelques lignes majeures de ce message en situant sa physionomie spirituelle. D'abord contemplative, Thérèse a pénétré par son regard simple de foi et d'amour dans les profondeurs de Dieu. C'est l'essentiel. Toute son existence et sa « petite » doctrine découlent de là et s'unifient en une réponse d'amour dont la force va s'investir selon trois modalités fondamentales : un simple regard filial qui s'affine en restant fixé sur Dieu jusque

dans la plus grande sécheresse ; une fidélité active à accomplir parfaitement tout ce que lui impose sa vie ordinaire, son « devoir divin » ; enfin une charité toujours plus délicate et inventive dans les moindres détails. C'est pourquoi Dieu lui-même couronne son œuvre en son enfant par l'épreuve de la foi et la mort d'amour du Christ en Croix.

Ces petits condensés ouvrent déjà les perspectives de l'envergure spirituelle de Thérèse et contribuent ainsi à manifester le secret de son actuelle puissance entraînante.

Ces deux entretiens sont extraits d'une retraite sacerdotale donnée à Notre-Dame de Vie en septembre 1965. Le texte écrit a été établi à partir de l'enregistrement au magnétophone. Le style oral en a été conservé, dans le jaillissement spontané propre au Père Marie-Eugène qui parlait d'abondance, sans notes.

Titres et notes sont de l'éditeur. Les notes renvoient habituellement aux textes de Thérèse ; par ailleurs, certaines paroles ou anecdotes ont probablement une source orale directe, venant de la longue fréquentation par le P. Marie-Eugène du Carmel de Lisieux et tout particulièrement des propres sœurs de Thérèse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle rêve alors de faire son offrande à l'Amour miséricordieux. Oh ! ce n'est pas directement pour recevoir de l'amour, c'est pour « faire plaisir au bon Dieu » ; c'est pour que Dieu ait la possibilité, la facilité de se donner autant qu'il le désire. Elle se fait victime d'amour, elle consent à être brûlée d'amour pourvu que le bon Dieu soit content. C'est pour lui faire plaisir, ce n'est pas pour être sainte, ce n'est même pas directement pour le donner aux autres, mais pour satisfaire le bon Dieu. Son offrande est théologale, Thérèse ne regarde que Dieu, et elle vit de cet amour : elle veut contenter le bon Dieu, lui faire plaisir, lui permettre d'aimer.

Dans l'Évangile, elle lit aussi la scène de l'enfant : pour entrer dans le Royaume de Dieu, il faut être enfant⁶⁹. Certes, il faut être saint ; mais quel est le plus grand ? c'est le plus petit, parce que c'est le plus faible ; non parce qu'il est le plus méritant mais parce que, par sa faiblesse et sa pauvreté, il offre à Dieu le vase le plus grand pour tout recevoir. Là réside toute la théologie mystique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Elle trouve également dans saint Jean de la Croix tous les horizons sur l'amour. Dans la *Vive Flamme* et le *Cantique spirituel*, il décrit de façon très abondante et très riche les opérations de l'amour de Dieu dans l'âme. Ces descriptions correspondent bien à l'expérience de Thérèse : Dieu est l'Amour, le Bien qui se répand.

Amour et pauvreté

Quelle sera donc la mission de Thérèse ? C'est de donner la lumière qu'elle a découverte, et de faire sortir les âmes de la voie de justice, où l'on sert Dieu comme un Dieu justicier – bon certes mais comptant les mérites –, pour leur faire honorer sa miséricorde, les porter à une confiance absolue. Comment en effet honorer ce Dieu de miséricorde sinon par la confiance qui

s'offre à lui, une confiance parfaite, comme celle de Thérèse, une confiance en même temps très pauvre.

Confiance et pauvreté, pauvreté et confiance ! Saint Jean de la Croix lui explique comment l'espérance est purifiée par la pauvreté⁷⁰. Elle pourra affirmer : « Les lumières sur ma pauvreté me font plus de bien que les lumières sur Dieu »⁷¹. Elle sent le besoin de cultiver sa petitesse, et n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle est pauvre⁷². Sa pauvreté est orientée vers Dieu ; elle la considère comme une capacité de recevoir Dieu, et de donner de la joie à Dieu qui pourra ainsi se répandre.

Thérèse est ici en parfait accord avec saint Jean de la Croix pour qui l'union transformante se réalise dans la pauvreté absolue : quand on est dans la pauvreté, le « rien » absolu, c'est alors que l'on est uni à Dieu. Il veut dire par là que, dans la marche vers Dieu – qu'il appelle la « montée du Carmel » – deux lumières progressent constamment : la lumière de l'amour même de Dieu, et la lumière sur sa propre pauvreté⁷³.

Il faut retenir cela parce que nous nous laissons nous-mêmes souvent arrêter par cette expérience de notre pauvreté. « Que va faire le bon Dieu, pensons-nous, je suis si pauvre ! » Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dit au contraire : « Heureusement que vous êtes pauvre, c'est pour cela que vous allez beaucoup recevoir ». Pour elle, l'appauvrissement, le sentiment de pauvreté, surtout quand il est donné par une lumière de Dieu à travers les dons de conseil et de science, particulièrement au début de la vie spirituelle, ce sentiment donc est une richesse parce qu'il constitue une aptitude à recevoir Dieu.

Thérèse utilisera même ce que j'appelle « l'art de la défaite ». Elle pose un acte, et voici que cet acte ne réussit pas : elle est infidèle. Elle dira alors : « Si j'avais été fidèle j'aurais reçu la récompense du mérite ; je suis infidèle, je suis humiliée, je vais

recevoir la récompense de ma pauvreté, de mon humiliation ». Elle ne recherche évidemment pas l'infidélité en soi.

Voilà la lumière théologique que nous trouvons chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : puisque c'est le petit qui reçoit le plus, précisément parce qu'il est petit et pauvre, son idéal sera de cultiver la petitesse et la pauvreté. Elle se réjouit de toutes les expériences d'appauvrissement, elle se réjouit de voir qu'elle est petite.

Cette petitesse et cette pauvreté qui attirent Dieu doivent évidemment être accompagnées d'un effort. Thérèse représente le chemin de la perfection comme un ascenseur : c'est le bon Dieu qui nous soulève, ce n'est pas nous qui montons⁷⁴. Mais avant que l'ascenseur ne vienne, Thérèse se tient au bas de l'escalier et « lève son petit pied »⁷⁵. Elle ne peut pas monter la marche, son pied retombe, mais elle ne cesse d'appeler le bon Dieu en criant « papa ». Telle est sa confiance liée à l'expérience de sa pauvreté ; au bout d'un certain temps, dit-elle, le bon Dieu descend, nous prend dans ses bras et nous emporte au sommet.

Un petit trait de sa vie illustre cela. Voyant sa grande patience, une novice se disait : « Mon Dieu, comme elle m'agace, elle est si patiente ! » Alors un jour, elle la provoque toute une matinée, mais sans arriver à lui faire perdre patience. A la fin, la novice se jette à ses pieds : « Mais comment faites-vous pour être si patiente ? » Et Thérèse lui répond : « Au début, j'étais comme vous ; mais un beau jour, le bon Dieu m'a prise et m'a posée là ». Voilà tout son secret : elle attend toute sa perfection de ce geste de Dieu qui la prend et la pose là⁷⁶.

Nommée maîtresse des novices, Thérèse est débordée par sa tâche, et se dit alors : « Je vais m'offrir au bon Dieu ; je suis certaine qu'il mettra dans ma petite main ce dont j'aurai

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Miséricorde et qui en vit ? Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a repris ici la scène évangélique de l'enfant. Il faut être un enfant dit-elle. Qu'est-ce à dire ? Ne rien faire ? – Pas du tout : c'est une jeune fille très énergique, héroïque même. Elle va profiter de cette situation d'enfant, ou plutôt de ce que Dieu est Miséricorde, pour détruire l'orgueil que nous mettons dans l'ascèse.

Voilà un point important. Nous voulons nous approcher de Dieu, mais à la force des poignets : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! Mon Dieu, c'est entendu, vous m'aidez, n'est-ce pas ? » Avec notre confiance en nous-mêmes et dans le dynamisme que nous portons, surtout au moment de la jeunesse, avec la confiance que nous mettons dans notre intelligence, nous disons : « Mon Dieu, je me charge du travail ; faites simplement en sorte que cela réussisse ». Cet orgueil de l'ascèse constitue évidemment un gros obstacle : la confiance en nous-mêmes vicie en grande partie notre activité et en diminue certainement l'efficacité. Nous savons bien théoriquement que c'est Dieu qui fait tout ; nous voulons néanmoins tout faire par nous-mêmes, nous prenons la place de Dieu. Nous disons : « Pour la vie mystique, je verrai plus tard, quand les difficultés surgiront ; pour le moment, je m'arrange bien et cela va certainement continuer ». Oui, il y a là un orgueil de l'ascèse, un orgueil du travail apostolique.

Nous confondons si facilement la sainteté avec l'héroïsme : nous voulons être des héros, c'est-à-dire assurer le triomphe des forces physiques ou des forces intellectuelles, en tout état de cause des forces humaines et naturelles. Dans le combat, le héros, c'est celui qui arrive à vaincre ; le saint, c'est celui qui laisse triompher Dieu en lui : voilà la différence. Nous sommes saints lorsque le bon Dieu fait tout en nous ; nous ne sommes de parfaits enfants de Dieu que lorsque Dieu nous dirige, nous

éclaire, lorsque nous lui donnons une soumission complète.

Au début de la vie spirituelle, à cause précisément de l'expérience que nous faisons de nos propres forces, à cause de l'orgueil qui nous pousse à les étaler, nous visons inconsciemment à l'héroïsme, même sur ce plan spirituel. C'est d'ailleurs presque inévitable : sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus elle-même avait commencé par vouloir imiter Jeanne d'Arc⁹⁹. Elle a compris ensuite que cela représentait une tentation, et elle l'a surmontée en ne voulant être qu'une enfant toute faible et impuissante. « C'est vous, ô mon Dieu, qui ferez tout »¹⁰⁰, dit-elle.

Nous portons pour notre part cette tentation dans l'ascèse, en voulant tout faire par nous-mêmes et en nous portant bien souvent vers des actes assez brillants. Thérèse dira à propos des mortifications extraordinaires – et en cela, elle se montrait courageuse dans son Carmel – : « Le bon Dieu ne veut pas cela pour moi ». En effet, elle avait essayé de porter une croix en fer avec des pointes qui l'avait rendue malade¹⁰¹. Elle comprit alors que ce genre d'ascèse n'était pas pour elle. A son époque, surtout pour le Carmel de Lisieux, cela paraissait presque le fait d'une mauvaise religieuse.

Pendant mon noviciat¹⁰², nous portions des instruments de pénitence presque tous les jours, et c'était normal car il semblait qu'on ne pouvait pas former des novices sans instruments extraordinaires. Les cilices de crin ne faisaient pas très mal, mais à la fin de la journée nous étions particulièrement énervés. Il était également courant de porter des chaînes de fer ou des bracelets aux bras et aux jambes. Mais le soir, celui qui avait les membres en sang pouvait dire : « Mon Dieu, voyez ce que j'ai fait pour vous ! », sans compter les possibles déviations. Du temps de sainte Thérèse, on pratiquait aussi cette ascèse, que

j'appelle « ascèse 1900 ». Depuis lors, son influence a fait évoluer les mentalités. Elle a jeté comme un discrédit sur ces pratiques, habituelles à son époque, à cause de l'orgueil qui s'y trouvait. Elle dit : « Le bon Dieu ne nous demande pas d'échafauder des mortifications et des épreuves ». Peut-être ne voyons-nous plus suffisamment aujourd'hui l'importance de ce point-là ; mais autrefois, quand on avait une spiritualité réparatrice, cette réparation s'exerçait comme normalement par des mortifications extraordinaires.

Fidélité au devoir d'état

Thérèse va-t-elle donc s'abstenir de toute ascèse ? Non : toute son ascèse va s'exercer dans la pratique du devoir d'état. Cette Normande a du bon sens ! Toute l'énergie qu'on employait autrefois aux mortifications extraordinaires, Thérèse va la consacrer à son devoir d'état accompli avec honnêteté et perfection. Toute l'attention de l'âme va se porter vers ce devoir, quel qu'il soit : secouer les couvertures, balayer un escalier, ou exercer un apostolat. Voilà le point sur lequel insiste Thérèse ; la formation qu'elle donne aux novices veut les amener à l'accomplissement exact de leur devoir d'état.

Dans ce domaine, elle se montre elle-même d'une fidélité extraordinaire ; c'est à cause de cela qu'on ne la remarquait pas, précisément parce qu'elle était très fidèle. Mère Marie Gonzague, personne un peu mélancolique au tempérament autoritaire, multipliait les observances et les avis. Sa communauté la connaissait : au bout d'une semaine, la décision tombait ; aussi n'attendait-on pas le contre-ordre mais un autre ordre. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour sa part, observait tout jusqu'à ce que la Supérieure lui dise le contraire¹⁰³ ; telle était sa fidélité dans l'obéissance.

Elle était entrée même dans des détails qui nous paraissent un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu voulait que j'aie aussi me cacher... Je le sentis avec tant de force qu'il n'y eut pas le moindre doute dans mon cœur : ce n'était pas un rêve d'enfant qui se laisse entraîner, mais la certitude d'un appel Divin ; je voulais aller au Carmel non pour Pauline mais pour Jésus seul... Je pensai beaucoup de choses que les paroles ne peuvent rendre, mais qui laissèrent une grande paix dans mon âme »¹¹⁹.

De la vocation on a pu dire qu'elle est une harmonie entre l'être et la vie. Cette harmonie préétablie dans le plan divin, entre les exigences profondes de son être et les possibilités d'épanouissement que lui offrait la vie du Carmel, Thérèse enfant l'avait saisie suivant un mode qui lui deviendra habituel, par un simple regard intuitif qui atteint les réalités profondes. Paix, certitude, équilibre déjà trouvé dans la lumière, volonté ferme de réalisation apportaient à cette découverte un sceau divin d'authenticité.

L'enfant va aussitôt faire confidence de son « secret à Pauline qui regardant mes désirs comme la volonté du Ciel, me dit que bientôt j'irais avec elle voir la Mère Prieure du Carmel et qu'il faudrait lui dire ce que le Bon Dieu me faisait sentir... »¹²⁰.

Cette enfant de neuf ans est aussitôt adoptée par sa famille spirituelle. Elle devra attendre toutefois d'avoir seize ans pour être reçue dans le monastère. Déception dont une délicatesse surnaturelle vient adoucir la peine : sans avoir été prévenue, la Mère Prieure confirme le désir secret de l'enfant, de porter au Carmel le nom de Thérèse de l'Enfant-Jésus¹²¹.

La vocation de Thérèse est fixée. Ses relations avec le Carmel deviennent étroites, mais non exclusives. D'autres influences spirituelles s'exercent sur son âme. Par l'intermédiaire de la sainte tante visitandine, l'esprit de saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal a pénétré dans l'atmosphère familiale

des Buissonnets et l'a imprégnée d'un amour qui rayonne la force et la tendresse. L'action exercée par les maîtresses bénédictines de l'Abbaye sera semble-t-il moins marquée ; Thérèse cependant recueillera avec soin leurs leçons pratiques de spiritualité liturgique. C'est une enfant docile ; elle reste très ouverte à tous bons enseignements et influences, d'où qu'ils viennent, mais il apparaîtra plus tard, qu'ainsi qu'il arrive pour les esprits puissants, elle enchâsse, à mesure qu'elle les reçoit, ces trésors spirituels dans la synthèse qui se construit en son âme sous la lumière du but déjà irrévocablement fixé.

Voici la grâce de Noël 1886 dont on ne saurait trop souligner l'influence psychologique et spirituelle. Grâce de conversion, grâce de libération qui la « fait sortir des langes et des imperfections de l'enfance »¹²², et lui permet de marcher désormais « de victoires en victoires, (commençant) pour ainsi dire une course de géant »¹²³. Le petit papillon, eût dit Thérèse d'Avila, débarrassé de la chrysalide au sein de laquelle s'est opérée sa transformation, peut maintenant prendre librement son vol vers les hauteurs »¹²⁴. Habituellement de tels changements jettent au moins un voile sur les aspirations nourries précédemment. Après la grâce de Noël, au contraire, la vocation carmélitaine de Thérèse s'affirme plus nette et déjà impérieuse en ses désirs de réalisation prochaine.

« J'avais résolu, écrit-elle, d'entrer [au Carmel] à l'heure même où l'année précédente j'avais reçu "ma grâce" [de conversion] »¹²⁵.

Cette volonté ferme impose ses certitudes autour d'elle, à sa sœur Céline, à son père, à son oncle, entreprend les démarches les plus audacieuses auprès de l'évêque de Bayeux et du Saint Père lui-même. La prudence des Supérieurs s'effraie de son jeune âge mais personne n'émet un doute sur sa vocation, pas

même le Supérieur qui en ouvrant les portes du monastère à cette enfant de quinze ans laisse sa mauvaise humeur prophétiser¹²⁶.

« Enfin mes désirs étaient accomplis, écrit la Sainte, mon âme ressentait une PAIX si douce qu'il me serait impossible de l'exprimer et depuis 7 ans et demi cette paix intime est restée mon partage, elle ne m'a pas abandonnée au milieu des plus grandes épreuves.

... Tout me semblait ravissant... ah ! j'étais pleinement récompensée de toutes mes épreuves... Avec quelle joie profonde je répétais ces paroles : "C'est pour toujours, toujours que je suis ici !" ... »¹²⁷.

Il faut recourir au contexte pour comprendre les impressions de la jeune postulante et saisir la portée du langage de la religieuse arrivée presque à la fin de sa vie. Ce bonheur ne vient pas de consolations intérieures ou de gâteries de la communauté. La sécheresse habite en son âme et les petits coups d'épingle, pas plus que les épreuves les plus graves ne manqueront à sa sensibilité affinée.

Cela même répond aux exigences de son âme et fait partie du cadre de perfection qu'elle a rêvé et qui comporte comme éléments essentiels : une vie régulière et silencieuse dont une règle et une discipline austères ont réglé tous les détails extérieurs, une ambiance toute pénétrée de l'esprit et de la doctrine forte et vivante des maîtres du Carmel, une clôture rigoureuse qui protège la solitude et élimine toutes influences contraires. Or c'est en ce cloître fermé que va s'élaborer, obscurément d'abord, la doctrine de Thérèse de l'Enfant-Jésus, que cette doctrine trouvera peu à peu sa formule et que commencera sa mission prodigieuse.

Vérité qui s'impose à l'attention du théologien aussi bien que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce zèle jaillit de sources plus profondes. Le jour où sa Mère Prieure lui donne comme frère spirituel un futur missionnaire, elle en éprouve, dit-elle, une joie que « j'appellerai infantine ; car il me faut remonter aux jours de mon enfance pour trouver le souvenir de ces joies si vives que l'âme est trop petite pour les contenir ; jamais depuis des années, je n'avais goûté ce genre de bonheur. Je sentais que de ce côté mon âme était neuve, c'était comme si l'on avait touché pour la première fois des cordes musicales restées jusque-là dans l'oubli »¹⁷⁴.

De même qu'autrefois le récit du P. Maldonado avait révélé à Thérèse de Jésus la nature des ardeurs qui la consumaient, ainsi ce petit fait découvrait à Thérèse de l'Enfant-Jésus les fibres aux vibrations puissantes que Dieu avait créées en son cœur pour en faire la patronne des Missions.

Deux incidents qui nous montrent en quelles profondeurs de vie divine s'affirme la ressemblance entre ces deux âmes et se nouent les liens de la filiation spirituelle. C'est parce que Thérèse de Lisieux a reçu l'amour ardent et conquérant de Thérèse d'Avila que, comme elle, elle devient maîtresse de vie spirituelle et missionnaire aux grandes aspirations, qu'elle entre dans le sillage lumineux de sa mission, qu'elle prolonge sa fécondité en l'étendant comme une fille prolonge la fécondité de sa mère.

3. La doctrine de saint Jean de la Croix

Parlant du secours qu'elle trouve en saint Jean de la Croix en une période décisive de sa vie, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrit :

« Ah ! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de Notre Père saint Jean de la Croix !... A l'âge de 17 et 18 ans je n'avais pas d'autre nourriture spirituelle »¹⁷⁵.

D'aucuns n'ont pas vu l'importance de ce témoignage. Un

élément d'une importance capitale leur a manqué pour établir la progression spirituelle de la Sainte et découvrir la structure intérieure de sa doctrine. Cette influence san-johannique ne révèle toute sa portée que si on la place dans le cadre thérésien où elle s'exerça.

Lorsqu'en 1571 sainte Thérèse fut nommée par le Visiteur apostolique prieure du monastère de l'Incarnation qu'elle avait quitté neuf ans auparavant pour entreprendre sa Réforme, elle demanda après quelques mois saint Jean de la Croix pour l'aider dans sa tâche. Ce dernier lui fut accordé et vint s'installer aux abords du monastère comme confesseur et directeur des moniales.

L'humilité qui inspirait la demande rejoignait la vérité ; de fait, le ministère du Père Jean de la Croix était nécessaire pour la rénovation du monastère. Mais dans le plan divin il s'agissait de beaucoup plus que de cela. Dieu voulait rapprocher ces deux âmes en pleine maturité spirituelle, les mettre en contacts quotidiens pendant près de trois ans pour qu'elles puissent confronter leurs expériences complémentaires, s'aider ainsi mutuellement à franchir les dernières étapes vers les sommets¹⁷⁶, unifier leur enseignement et constituer un corps de doctrine carmélitaine¹⁷⁷.

La richesse de la synthèse qu'ils construisaient est faite autant de la diversité de leur génie que de la sublimité de leur grâce commune. Thérèse est la Mère ; Jean de la Croix est le Docteur. Thérèse, après avoir organisé la vie, dit son expérience, décrit les chemins suivis, les régions parcourues en donnant à mesure les conseils appropriés. Jean de la Croix semble impersonnel, il organise la science mystique : il abstrait pour expliquer, rattacher tout à des principes lumineux comme des phares qui projettent leurs rayons en faisceau sur la route à suivre jusqu'à

l'infini, jusqu'à Dieu qu'il faut atteindre.¹⁷⁸

La montée vers les sommets est donc éclairée sous deux angles différents par deux lumières distinctes, mais convergentes. Ne cédon pas au jeu facile de les opposer. On ne peut même pas isoler l'un de l'autre ces deux enseignements sans dommages sérieux. Ils se complètent, s'expliquent mutuellement, ne livrent toutes leurs richesses et n'ont toute leur fécondité que dans la fusion de leur double lumière. Ne pas retrouver le lien vivant que Dieu a établi entre Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, indiquerait qu'un élément important de leur âme et de leur doctrine nous a échappé et une interprétation de l'un qui exclurait l'autre devrait paraître suspecte.

Cette unité les laisse cependant assez différents pour qu'on puisse préférer l'un ou l'autre. C'est ce qui advint à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui, par inclination, fréquenta beaucoup plus les écrits du Docteur que ceux de la Mère. Leur diversité procède non seulement de leur mode d'exposition, mais aussi de leur expérience spirituelle. Sainte Thérèse expérimente surtout l'amour et en dit les débordements savoureux. Saint Jean de la Croix insiste sur l'expérience dépouillée et souvent douloureuse de la lumière divine qui éblouit la faiblesse de notre regard.

Plus encore que la Réformatrice du Carmel, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait besoin de l'enseignement de saint Jean de la Croix : de la lumière de son expérience pour être rassurée sur la sienne ; de la lumière de ses principes pour éclairer sa marche dans les régions nouvelles.

Notons qu'elle fréquente très assidûment les écrits du Docteur mystique à l'âge de dix-sept ans et dix-huit ans, en ces années 1890 et 1891 qui sont douloureuses et décisives en son évolution spirituelle. L'Esprit de Dieu qui plane sur son âme en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maître, le Roi »¹⁹².

A cette expérience précieuse de l'emprise unifiante de l'Amour, la grâce de Noël 1886 ajoutera celle de la puissance transformante de cet Amour dont l'action s'exerce par des infusions de charité et s'étend jusqu'aux facultés sensibles.

« En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en 10 ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse !... »¹⁹³.

La grâce du zèle et de la soif des âmes reçue peu de temps après, la fait pénétrer dans l'Amour divin lui-même pour lui faire expérimenter ses besoins profonds, sa souffrance : l'Amour a soif de se répandre et les hommes refusent de le recevoir¹⁹⁴.

Toutes les faveurs extraordinaires que reçoit Thérèse sont des expérimentations de plus en plus pénétrantes de l'Amour. La révélation semble complète maintenant. Le progrès se fera désormais plus en qualité et en profondeur qu'en extension.

De même que le potier, après avoir façonné l'argile et y avoir inscrit les dessins dont il veut l'orner, la confie au foyer dont la chaleur fixera les formes définitives de son œuvre d'art et lui donnera le fini brillant, ainsi l'Artiste divin, après avoir travaillé de ses mains et façonné par les touches de ses grâces extraordinaires le vase d'élection qu'est l'âme de Thérèse, la place au Carmel sous l'action lente et prolongée du feu de son amour pour fixer en sa forme définitive et parfaite ce chef-d'œuvre de sa grâce. Ce travail se fit surtout en ses longues sécheresses contemplatives. Semblables à la couche de cendre uniformément grise qui, recouvrant le foyer, en concentre l'action, ces sécheresses enveloppent l'âme d'une chape protectrice et permettent ainsi au feu intérieur de l'amour de la

pénétrer, de la purifier, de la consumer lentement jusqu'à ce qu'elle soit transformée en un brasier d'amour.

Il n'y a d'ailleurs pas que des sécheresses. Thérèse avoue avoir eu des transports. En 1895, elle dit être inondée de lumières. Entre-temps, le *Cantique Spirituel* de saint Jean de la Croix et la *Vive Flamme* confirment ses intuitions obscures sur l'Amour et sur son œuvre dans l'âme.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus parvient ainsi à ce que nous pouvons appeler la grande vision du brasier divin de l'Amour. Cette vision dans la foi vive comporte la connaissance expérimentée des besoins d'expansion de l'Amour, de ses déceptions devant la haine et l'indifférence qui font plus ardents ses désirs de se donner désormais, non plus selon une mesure juste et raisonnable, mais en ne considérant que ses exigences et les besoins de la créature. L'Amour parvenu à ce degré s'appelle Miséricorde. C'est cette Miséricorde que Thérèse a découverte.

Cette découverte provoque l'offrande à l'Amour miséricordieux, en la fête de la Sainte Trinité (9 juin 1895), acte d'une importance capitale qui se situe à l'apogée de la vie spirituelle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et éclaire sa doctrine et sa mission.

Cette offrande reçoit, nous semble-t-il, une double réponse divine. La première est la blessure d'amour reçue le vendredi 14 juin 1895, donc quelques jours après, et qui marque une prise de possession de son âme par la Miséricorde. « Ah ! depuis cet heureux jour, il me semble que l'Amour me pénètre et m'environne »¹⁹⁵. Sainte Thérèse expérimente la transformation d'amour en sa plénitude débordante.

La deuxième réponse nous paraît se trouver dans les tentations contre la foi qui vont l'assaillir à partir de l'année suivante (Pâques 1896) Cette épreuve contient les débordements

sensibles de l'amour, mais elle a comme effet principal de la faire participer au drame de l'Amour divin ici-bas, à sa lutte douloureuse contre le péché. C'est le drame intérieur de Gethsémani et du Calvaire un corps à corps en quelque sorte de l'amour et de la haine-péché. Nous comprenons que le regard de Thérèse soit fixé sur la face du Christ Jésus en sa passion, que cette Sainte Face soit sa « seule Patrie (son) Royaume d'amour, l'astre qui conduit (ses) pas »¹⁹⁶. Thérèse est heureuse de manger le pain de la douleur pour les pécheurs¹⁹⁷ avec Jésus souffrant qu'elle ne veut plus quitter désormais jusqu'à partager sa mort dans les ténèbres du Calvaire.

Cette identification à Jésus crucifié sera suivie normalement de la participation au triomphe de sa résurrection. Ce triomphe est commencé. La croix est un trône. Au moment où l'épreuve débute, avons-nous constaté, le corps de la doctrine thérésienne est constitué, sa mission s'affirme.

Tout désormais procède de cette haute expérience de l'Amour transformant et douloureux :

et ses désirs d'apostolat qui s'étendent à tous les temps et à tous les lieux, folies que seul l'amour peut se permettre, parce qu'il est seul capable de les réaliser¹⁹⁸,

et ses lumières sur l'amour lui-même qui renferme toutes les vocations.

« Je compris que l'Amour renfermait toutes les vocations, que l'Amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... en un mot qu'il est éternel !...

Alors dans l'excès de ma joie délirante je me suis écriée : O Jésus mon Amour... ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour !...

Oui j'ai trouvé ma place dans l'Église et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée... dans le Cœur de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Si l'Astre Adoré demeure sourd aux gazouillements plaintifs de sa petite créature, s'il reste voilé... eh bien ! la petite créature reste mouillée, elle accepte d'être transie de froid et se réjouit encore de cette souffrance qu'elle a cependant méritée...

O Jésus ! que ton petit oiseau est heureux d'être faible et petit, que deviendrait-il s'il était grand ?... Jamais il n'aurait l'audace de paraître en ta présence, de sommeiller devant toi... Oui, c'est là encore une faiblesse du petit oiseau lorsqu'il veut fixer le Divin Soleil et que les nuages l'empêchent de voir un seul rayon, malgré lui ses petits yeux se ferment, sa petite tête se cache sous la petite aile et le pauvre petit être s'endort, croyant toujours fixer son Astre Chéri. A son réveil, il ne se désole pas, son petit cœur reste en paix, il recommence son office d'amour, il invoque les Anges et les Saints qui s'élèvent comme des Aigles vers le Foyer dévorant objet de son envie, et les Aigles prenant en pitié leur petit frère, le protègent, le défendent et mettent en fuite les vautours qui voudraient le dévorer »²⁴⁰.

Gracieux laisser-aller d'une âme qui joue à l'enfant pour remédier à sa pauvreté intellectuelle ! seront tentés de dire certains. La sainteté reconnue de Thérèse de Lisieux ne nous permet pas de nous arrêter à l'hypothèse d'un tel jeu irrespectueux.

D'autres, avec plus de raison peut-être, y verront surtout la générosité de Thérèse qui, avec une activité un peu anxieuse, recourt aux petits moyens conseillés par la grande Thérèse aux débutants, pour fournir un aliment à la pauvreté de leur oraison. Certes, on ne peut nier l'activité de la petite Thérèse pendant l'oraison, son souci de procurer un peu de repos à ses facultés en leur assurant un peu d'air et de lumière pendant ces sécheresses si lourdes. Mais il ne faudrait pas que cette activité nous voile l'essentiel.

Pour trouver cet essentiel, relisons avec attention la description si suggestive qui précède. Nous avons été d'abord frappés par les incidents qui semblent troubler cette oraison thérésienne et par l'activité qui y remédie, nous découvrons maintenant le fond de cette oraison qui est constituée par une attitude d'âme simple et vivante, par une orientation constante vers Dieu, attitude et orientation guidées et éclairées par un regard pénétrant et affectueux, obstinément fixé sur le Soleil divin qui l'a fasciné. Les incidents qui attirent l'attention sont importants, certes, mais secondaires ; c'est le regard qui fait l'oraison et qui est donc l'élément essentiel. Il y a un jeu en effet ; c'est celui de ce regard qui utilise tout, force et faiblesse, sécheresses et consolations, distractions et sommeil, pour affirmer sa constance et exprimer l'amour dont il est chargé. Jeu de l'amour qui va du divin à l'humain, et remonte aussi vers sa source ; jeu de la foi vive en la pauvreté et la souplesse d'un enfant qui, à travers les agitations et faiblesses que lui vaut sa parfaite incarnation, reste fixée sur son divin objet.

Thérèse nous dit elle-même que c'est l'amour qui fixe ce regard. C'est l'amour certainement aussi qui l'a simplifié à ce point. Dès lors, notre surprise est grande de constater que ce regard ainsi décrit, réalise à la lettre la définition de la contemplation donnée par saint Thomas et complétée par ses commentateurs de Salamanque : « *Simplex intuitus veritatis sub influxu amoris* : Regard simple sur la vérité sous l'influence de l'amour »²⁴¹.

Cette définition nous montre que la contemplation ne comporte comme élément essentiel que ce regard simplifié. Dès lors, tout ce dont nous l'avions chargée et que nous lui croyions nécessaire, lumières éblouissantes, saveurs débordantes, transports même et extases, ne nous apparaissent plus que comme des ornements, des éléments secondaires dont la

contemplation devra se dépouiller pour devenir plus essentiellement et plus parfaitement elle-même, donc plus pure et plus haute.

Voici donc que ce jeu souple et gracieux de Thérèse avec le Bon Dieu, auquel nous osions à peine donner le nom d'oraison, est une véritable contemplation, et de qualité, parce qu'elle en réalise parfaitement la définition classique. Son regard d'enfant est un regard de haute contemplation. Ne cherchons pas ailleurs, qu'en ce regard qu'elle décrit, une illustration plus heureuse et plus vivante de la vérité intégrale sur la contemplation à laquelle sa simplicité nous ramène.

Quelle lumière et quels encouragements pour nous en ce spectacle et cette constatation ! car dans l'oraison de Thérèse nous retrouvons quelque chose de la nôtre. La nôtre est pauvre aussi, soumise aux agitations des facultés, troublée par les distractions et les passions, immobilisée par la faiblesse, les sécheresses, par le sommeil peut-être. Ses déficiences nous faisaient croire à un échec. Il n'en est rien. Mais que manque-t-il à la nôtre, pour qu'elle ressemble complètement à celle de Thérèse et qu'elle soit contemplative ? Examinons-la un instant sous la lumière toute proche. Nous découvrirons sans doute, que pour imiter parfaitement notre petite Sainte, il nous faudrait l'humilité que rien ne décourage, la constance du regard qui utilise tout pour retrouver son objet divin, la simplicité et la pureté de l'enfant.

Continuons nos recherches. Cette simplicité recèle d'autres richesses.

2. Toute vie spirituelle profonde est une vie mystique.

Telle est la deuxième vérité affirmée par l'enseignement thérésien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TABLE DES SIGLES UTILISÉS

- CJ Carnet Jaune de Mère Agnès de Jésus (*Derniers Entretiens*).
- LT Lettres de Thérèse (avec date et destinataire), dans *Correspondance Générale*.
- Ms A Manuscrit autobiographique de Thérèse à Mère Agnès de Jésus (1895).
- Ms B Manuscrit autobiographique de Thérèse à Sœur Marie du Sacré-Cœur (1896).
- Ms C Manuscrit autobiographique de Thérèse à Mère Marie de Gonzague (1897).
- PN Poésie de Thérèse avec son numéro.

Table des matières

Couverture

4ème de couverture

Titre

Copyright

Péface

Introduction

ENTRETIENS SUR SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

- I – Au fil de sa vie : l'expérience de l'amour
- II – Devant Dieu comme un enfant

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS DOCTEUR DE LA VIE MYSTIQUE

- I – Vetera : richesses anciennes
 - 1. L'esprit d'Élie
 - 2. La discipline de vie de sainte Thérèse d'Avila
 - 3. La doctrine de saint Jean de la Croix
- II – Nova : le message nouveau
 - A. Caractère du message thérésien
 - B. Contenu du message thérésien
 - a) Synthèse de l'enseignement pratique
 - 1. Lumière contemplative sur Dieu
Miséricorde
 - 2. Confiance et pauvreté spirituelle
 - 3. Enfance spirituelle
 - b) Vérités spéculatives de théologie spirituelle
 - 1. Toute vie spirituelle doit chercher son fondement et son aliment constant en un regard sur Dieu, regard dont la simplicité fait la perfection

- 2. Toute vie spirituelle profonde est une vie mystique
- 3. Les faveurs extraordinaires et les expériences savoureuses ne font pas partie intégrante de la vie mystique
- 4. En la montrant réalisable par tous les chrétiens, sainte Thérèse universalise la haute sainteté

Ouvrages des principaux de référence

Table des sigles utilisés

Table des matières

P. Marie-Eugène de l'E.J.



*Ton amour
a grandi
avec moi*

Un génie
spirituel
Thérèse
de Lisieux

Préface de Guy Gaucher

ÉDITIONS DU CARMEL